

Les sermons du bienheureux Gueric d'Igny pour la Nativité*

C'est lorsqu'ils contemplant la miséricorde de Dieu à l'œuvre dans le mystère de l'Incarnation que les Pères cisterciens du XII^e siècle se dévoilent le plus profondément à nous. Dans leurs sermons pour l'Avent, Noël, l'Épiphanie, la Purification, la Circoncision, il nous est loisible de rencontrer à la fois les grands thèmes communs, tant à Bernard qu'à ses principaux disciples, et les traits spécifiques à l'enseignement de chacun. Le bienheureux Gueric ne fait pas exception. Nous allons donc étudier les cinq sermons qu'il consacre à l'annonce du mystère de la Nativité¹, ils nous seront une bonne introduction à sa personnalité, à son esprit et à son style.

Au long de ces sermons, Gueric manifeste qu'il a parfaitement intégré la doctrine de Paul, l'a faite sienne au point que ses perspectives, souvent, reflètent tout à fait celles de Paul. Chez lui, nous retrouvons le mystère de notre vie nouvelle en Christ, la naissance du Christ en l'âme destinée à être par lui divinisée, la primauté de la foi, de l'espérance et de la charité sur toutes œuvres extérieures et toutes pratiques, l'opposition entre foi de l'Église et aveuglement de la Synagogue, le concept de *plérôme*, c'est-à-dire de l'Église en tant qu'« accomplissement » du Christ, conduisant l'humanité à sa plénitude en lui, et donnant à l'histoire humaine le sens qu'elle n'a pas en-dehors de lui.

* En 1955, les *Collectanea Cisterciensia* avaient publié l'original anglais de cette étude de Thomas Merton, *Collectanea* 17 (1955), p. 229-244. Il a été repris peu de temps après dans *The Christmas Sermons of Bl. Gueric of Igny*, Gethsemani, 1959. © Gethsemani. Presque cinquante ans plus tard, il a paru intéressant de relire ce texte, comme témoin de la pensée de Merton. Traduction de sr Brigitte Bouillon (NdIR).

¹ Tous les textes bibliques sont cités selon la traduction de la Vulgate. Les textes de Gueric le sont selon la traduction des Sources Chrétiennes (n° 166). Pour les citations, on se contentera de donner le numéro du sermon suivi de celui du paragraphe. (1, 3) signifie donc : Premier sermon, paragraphe 3.

Par-dessus tout, nous y découvrons une spiritualité qui requiert joie et action de grâce ; ses sermons sont empreints de saveur « eucharistique ». Pour enflammer nos cœurs d'une brûlante charité, l'argument qu'il utilise comme étant le plus convaincant est celui-ci : Jésus est venu pour rendre aisés et joyeux notre salut et notre sanctification. Si nous le regardons, lui seul, et considérons l'immense miséricorde de Dieu qui rayonne de la Parole faite chair, il nous deviendra impossible de résister à son amour, impossible de demeurer froid, abattu et triste. Alors nous répondrons vraiment au don qu'il fait de lui-même, par le don généreux de nous-mêmes, sans lequel la vie monastique ne sera jamais qu'un terne formalisme.

1. Né pour nous... à nous donné

Les trois premiers des cinq sermons de Gueric débute par le texte d'Isaïe : *Puer natus est nobis* (un enfant nous est né). À chaque fois, il met en valeur le fait que c'est pour nous qu'est né l'enfant divin et qu'il nous est donné. Dans les deux sermons suivants, la même pensée domine encore. Dans le quatrième, Gueric célèbre l'Incarnation : elle a mené « le temps à sa plénitude » en nous donnant accès à la plénitude de la grâce. Enfin, dans le cinquième, il nous invite à nous rendre avec les bergers à Bethléem, afin de « voir cette Parole [...] que Dieu nous a fait connaître » (Lc 2, 15). À nouveau, le même thème revient, car, en « nous manifestant » sa Parole faite chair, Dieu nous a révélé toute sa sagesse, il s'est réellement donné en tant que tout-petit, à nous qui sommes tout-petits : « Il est né enfant, afin de pouvoir être donné aux enfants » (5, 3).

Gueric creuse alors les implications du datif *nobis*. Il insiste sur le fait que l'Incarnation est le don suprême de l'infinie générosité de Dieu. Voilà pourquoi le mystère de Noël est l'une des révélations les plus belles et les plus complètes de l'ensemble du mystère de Dieu. Le Seigneur du ciel n'a rien à gagner à l'Incarnation, pourtant il se donne à nous sans réserve. N'est-ce pas la preuve que le don de lui-même lui est nécessité – la preuve que Dieu est *charité* ? Et aussi que tout nous fut donné en Jésus ?

Dieu ne nous a pas seulement donné toute la création, il s'est donné lui-même à nous. Le don ne pouvait être plus parfait, plus radical. Les sermons sur l'Épiphanie souligneront la *sublimité* du don. Ici, lors de la fête de Noël, Gueric est surtout attentif à la *délicatesse* avec laquelle Dieu s'est fait lui-même tout-petit afin de nous devenir plus accessible. Il ne s'est pas seulement donné lui-même, mais il l'a fait de telle manière qu'il nous est pratiquement impossible de ne pas accueillir ce don. Pourtant, nous le verrons, Gueric

se lamente sur la folie de ceux qui, par orgueil et suffisance, refusent une grâce si étonnante. « Tout don excellent et tout présent parfait ne sont-ils pas descendus vers nous par lui et avec lui ? » (2, 3). En Christ, tous les trésors de Dieu nous sont donnés et, de plus, toutes les richesses du ciel dont la plupart demeurent encore cachées en lui. Nous les recevons sans les voir et sans en jouir parfaitement tant que nous ne sommes pas parvenus au ciel. D'autres cependant nous sont offerts actuellement, qui nous aident à atteindre le ciel.

Parmi les dons que nous sommes capables d'apprécier et dont nous pouvons jouir dès cette vie, se trouvent toutes les vertus et les grâces nécessaires au salut en Christ : « les renforts des sacrements, le ravitaillement des Écritures, les grades et catégories des ministres » (2, 3). Quant à l'Église, la palme des martyrs, la gloire des confesseurs, les couronnes des vierges (cf. *ibid.*) l'ont aussi enrichie.

Ces richesses viennent à nous par l'alliance du Christ avec son Église dans l'Incarnation. Refusé et rejeté par la Synagogue, il nous apporta les deux Testaments, l'ensemble des sacrements, sa royauté et son sacerdoce, le vrai culte du Dieu véritable. Tout ceci, contenu en figure dans le premier Testament, nous est donné en Christ par qui tout est accompli.

La plénitude de tous biens, c'est le Christ Seigneur. Il est en effet rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, ainsi que de toute grâce. Mieux encore, en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité (4, 1).

Puis Gueric montre comment, dès maintenant, nous vivons réellement la « plénitude des temps », recevant de lui grâce, vertu et salut ; nous recevons aussi sa divinité véritable puisqu'en lui, nous renaissions.

Étant né Dieu pour lui-même, il est né petit enfant pour nous : en quelque sorte, il se quittait lui-même et franchissait d'un bond les anges pour venir jusqu'à nous et devenir l'un de nous. [...] Alors que par sa naissance éternelle, il était sa propre béatitude et celle des anges, par sa naissance temporelle pour nous, il s'est fait notre rédemption (3, 1).

La doctrine de notre rédemption à travers les mystères du Christ est tout à fait claire dans la réflexion de Gueric sur Noël. En vertu de la naissance du Christ dans le temps, nous renaissions mystiquement en Dieu. Sa nativité a « guéri » et « purifié » notre naissance humaine et nous a rendu capables de naître à nouveau spirituellement en tant que fils de Dieu.

Jésus enfant, qu'elle nous est heureuse ta naissance, qu'elle nous est aimable ! Elle amende notre naissance à tous, restaure notre condition [...]. Désormais, qui s'afflige d'être né pour la condamnation a le pouvoir de renaître pour la plus haute félicité (3,1).

Ces derniers mots synthétisent l'esprit des sermons de Guerric pour la Nativité. Nous devons être heureux, non d'un bonheur quelconque, mais d'une surabondante joie, surnaturelle, en Dieu. Heureux non seulement de contempler ce mystère ou d'imiter maladroitement les vertus du Christ enfant, mais heureux d'une vie nouvelle, reçue comme grâce de la fête, par la puissance cachée et spirituelle du mystère de la naissance du Christ dans le monde et dans le temps. L'intention générale de la célébration de Noël n'est pas la commémoration de la naissance du Christ, mais le renouvellement *de cette grâce de renaissance et d'enfance spirituelle* dans le cœur du croyant. Voici ce qu'elle signifie d'abord : réaliser de façon nouvelle que notre vie en Christ est un don de la miséricorde infinie de Dieu. Elle signifie aussi une action de grâce renouvelée face à cette générosité, et, enfin, une nouvelle joie en son amour. Tels sont les moyens spécifiques par lesquels la grâce de Noël dynamise notre esprit et nous rend capables d'accueillir un accroissement tout neuf de charité et de vie surnaturelle.

Or, l'enracinement théologique de cette grâce accordée aux âmes dans le temps, est la naissance éternelle du Verbe dans le sein du Père. De cette naissance éternelle, sa nativité à Bethléem et sa renaissance par grâce dans nos âmes, ne sont que des manifestations extérieures. Les toutes premières phrases du premier sermon affirment cette clé avec vigueur, lorsque Guerric s'émerveille de cet enfant qui est aussi « l'Ancien des jours », *puer antiquus dierum* :

Enfant par l'aspect du corps et par l'âge ; Ancien des jours, par l'éternité sans limite du Verbe. Et si, comme Ancien des jours, il n'est pas enfant, il est cependant toujours nouveau ; bien plus, il est moins « nouveau » qu'il n'est la nouveauté même, immuable en lui-même et renouvelant toutes choses. Chaque être vieillit dans la mesure où il s'éloigne de lui, et tous sont rajeunis dans la mesure où ils se rapprochent de lui (1, 1).

Cette génération du Verbe est l'expression de la Vie éternelle de Dieu, de son intarissable fécondité. À travers le Verbe, elle jaillit sans fin des profondeurs de la richesse infinie du Père et communique au monde créé toute vie et toute réalité. Le mystère de la naissance dans le temps de la Parole faite chair rend possible une communication particulière, spirituelle, de la vie, une union à Dieu. Ainsi, par sa naissance – sa mission – en nos âmes, le Verbe invisible

nous unit à lui en sa filiation divine. *Puer natus est nobis innovandis*, « un enfant nous est né, qui nous rajeunit » (1, 1).

Dès lors, la signification plénière du *Puer natus est nobis* est claire. Ce n'est pas seulement pour nous sauver du péché que Jésus est né à Bethléem. Ce n'est pas seulement pour nous rappeler le fait consolant de notre rédemption en lui que nous célébrons Noël. Ce n'est pas seulement pour nous apporter grâces et dons qu'il vient. Ce n'est pas seulement pour se donner à nous en quelque manière qu'il naît. Il y a bien davantage : il est né à Bethléem afin de pouvoir naître en nous. Il se donne à nous comme petit enfant afin de nous partager ses sourires et ses caresses enfantins, mais beaucoup plus encore sa naissance même et son enfance. Il naît fils de l'homme afin que nous puissions naître fils de Dieu, nos âmes étant des « Bethléem » où il naît « pour nous ». En ce sens dernier du terme, nous rencontrons une nuance nouvelle du datif *nobis*. Aussi précisément qu'il est mort « pour nous », il accomplit en nous une naissance mystique, impossible à expérimenter sans lui. Quand nous sommes nés à la vie éternelle et quand nous recevons un accroissement de vie éternelle, il accomplit en nous et « pour nous » notre propre naissance spirituelle et notre propre croissance.

2. Né en vain s'il n'est aussi donné

Maintenant, Gueric passe du caractère objectif de la grâce de Noël à l'importance de sa réception subjective par l'Église et par chaque chrétien. Si Christ n'est pas effectivement reçu et ne « naît » pas dans l'Église, la grâce objective de sa nativité reste sans effet. Or cette réception ne dépend pas seulement de l'infinie générosité de Dieu – il se donne lui-même et donne son Fils –, elle dépend aussi de la foi et de l'amour des humains. Le libre don d'amour doit être accueilli par un amour libre et reconnaissant, faute duquel il n'est pas reçu du tout. C'est la raison pour laquelle Gueric insiste sur la spontanéité et la joie du cœur, signes d'un véritable esprit chrétien : esprit de joie ancré dans un accueil total et confiant de la volonté de Dieu.

Il oppose Église et Synagogue. Israël était « incrédule, ingrat et impie » (2, 1)². Le Verbe lui fut donc retiré pour être donné aux nations. Et Gueric, de décrire alors Église et Synagogue en des termes qui, à l'évidence ont inspiré les sculpteurs des cathédrales médiévales (par exemple, Strasbourg).

² Nous trouvons ici un exemple des propos – hélas si fréquents chez les Pères de l'Église – de ce que très justement Jules Isaac a pu appeler « l'enseignement du mépris », et dont nous avons sans cesse à demander pardon à nos frères juifs (NdIR).

C'est pourquoi, tandis qu'aujourd'hui l'Église, animée d'une joyeuse gratitude pour le Fils qui lui a été donné, remplit les cieux de son action de grâce et de sa louange, la Synagogue, silencieuse, est assise dans les ténèbres, ou plutôt, fatigue les enfers par ses lamentations. Misérable et aveugle ! Comment ne voit-elle pas combien il est manifeste que son Dieu est passé de notre côté, combien il est évident qu'elle a été répudiée (2, 2).

Plus loin, il montre la Synagogue assise à l'écart, cramponnée à la Loi qui prouve seulement son adultère, tandis que l'Église est revêtue de toutes les parures de la véritable épouse. Ce mystère, Guericq le sonde avec gravité. La venue du Christ porteur de la lumière pour le monde entier, apporte les ténèbres à ceux qui auraient dû en être le plus illuminés. Pour les nations, il fut salut et pour les Juifs un scandale. Pourquoi donc ? L'Église l'a reçu, mais non la Synagogue. L'Église obéit au message de foi ; la Synagogue, attachée aux prescriptions rituelles et morales de la Loi, a rejeté la parole de foi, le *Verbum abbreviatum*, « le Verbe fait tout-petit ». Parce que c'était trop difficile ? Non, mais trop facile, trop simple, pas suffisamment complexe et formel. L'Incarnation était un « sacrement ». En prenant chair, Jésus, d'une certaine façon, mêlait sa divinité au « limon de la terre » et faisait de la boue pour en oindre les yeux des humains, afin qu'ils puissent le comprendre. La Synagogue a dédaigné ce « sacrement » à cause de sa simplicité, de sa banalité. Il était trop simple pour attirer quiconque, sauf les plus petits.

Au lieu de cela, tu te scandalises, ô perfide, de ce qui aurait dû édifier ta piété : que Dieu se soit caché, et qu'un homme ait été appliqué à tes yeux, tel une boue faite avec de la salive, et destinée à rendre la lumière à l'aveugle pour qu'il voie Dieu (3, 3).

En fait, la « plénitude du temps » réalisée par l'Incarnation ne porte pas seulement à maturité la bonté du dessein de Dieu pour le monde, mais encore la méchanceté de ses adversaires. Nous sommes dès lors confrontés, et à la plénitude de joie en ceux qui l'accueillent, et à la plénitude de détresse en ceux qui le refusent.

Ceci est d'une extrême importance. Il ne s'agit pas seulement du salut de l'Église et de la perte de la Synagogue. Après tout, les Juifs peuvent toujours être sauvés à la fin des temps. Le combat entre lumière et ténèbres, joie et détresse se poursuit. Plus exactement, ce combat est l'immense affrontement de l'amour et de la haine, de la gratitude et de l'ingratitude. Enclos dans un combat à mort, ils se battent dans l'arène pour la victoire. La Parole, Sagesse divine, descend dans l'arène pour cette lutte : lutte de la « Sagesse » contre la « méchanceté ». Son but est de circonvenir le mal par le bien. Jésus

en personne, Sagesse divine, a déjà remporté la victoire pour son Église. Mais la lutte se poursuit dans le reste de l'humanité. Elle se poursuit plus particulièrement dans notre propre cœur. Nos ressentiments intérieurs, nos angoisses et tentations de découragement ne sont pas seulement des humeurs subjectives, ce sont des événements dans le combat cosmique entre bien et mal. Telle est la principale raison pour laquelle il nous faut tenir bon contre nos passions et ne pas les laisser nous dominer.

Ainsi donc, grâce et ingratitude s'affrontent en un même temps, comme sur un même stade. Voilà bien longtemps, c'est vrai, que la sagesse lutte contre la malice : c'est pour cela encore qu'à présent elle est descendue dans le champ clos de ce monde. Oui, elle lutte, décidée à ne pas se laisser vaincre par le mal, mais à vaincre le mal par le bien (4, 3).

Insistons sur le lien étroit qui existe entre sagesse, joie et gratitude d'un côté, malice, tristesse et ingratitude de l'autre. C'est très important. Au point que cette connexion représente, en quelque sorte, la clé de la spiritualité de Noël chez Gueric et, à vrai dire, chez tous les Pères cisterciens.

Gueric en arrive à dire que si Noël ne nous apporte aucune joie, nous sommes parmi les impies. Si le mystère ne nous édifie pas, nous sommes parmi les réprouvés. Parole rude, mais ce sont ses propres termes :

Lorsque le Verbe qui est Dieu s'offre à mes regards aujourd'hui en ma propre nature, s'il ne me réjouit pas, je suis un impie ; s'il ne m'édifie pas, je suis un réprouvé ! (5,1).

Ces mots nécessitent une explication. D'abord, Gueric ne nie pas que les moines puissent être tristes lorsqu'ils entendent un « sermon sur la Nativité ».

Sans doute, j'ai parfois remarqué, hélas ! mes frères, qu'on éprouvait de l'ennui à écouter la parole qui est de Dieu ; mais la Parole qui est Dieu, pourrait-on la voir sans éprouver de la joie ? (*Ibidem*).

Il est évident que la célébration de Noël peut se dérouler sans qu'on y éprouve de joie particulière. Ce que vise Gueric est donc ceci : on peut difficilement se trouver en réel contact avec Dieu, dans la prise de conscience de ce que représente l'Incarnation, sans goûter une joie et une paix profonde. Pourquoi ? Parce que la véritable foi œuvre grâce à l'amour, et que la vraie charité libère les sources secrètes du dynamisme de la vie spirituelle qui sont aussi jaillissement de joie. Vrai au niveau de la nature, ce l'est bien davantage

lorsqu'il est question de l'amour surnaturel, activité immanente qui aboutit à la mise en œuvre, et de notre potentiel personnel, et de la présence active de Dieu en nos âmes.

Quoi que nous pensions des termes rudes qu'il utilise, il est incontestable que Guerric ne pourrait comprendre comment un moine cistercien pourrait être réellement triste dans les profondeurs de son cœur. Si nous sommes de vrais moines, nous avons trouvé Jésus. Si nous l'avons trouvé, comment distraire de lui nos regards ? Mais si nos yeux sont fixés sur lui, si nous nous remémorons sans cesse le sens de l'Incarnation, ce qui nous est donné en lui, il nous est impossible d'être vraiment déprimés ou découragés, si ce n'est, bien sûr, d'une façon superficielle et sensible qui n'atteint pas les profondeurs de la volonté. Nous pouvons éprouver de la tristesse, mais jamais nous abandonner à elle. Nous ne pouvons pas prendre la tristesse au sérieux.

Ce que critique Guerric – et il le fait avec véhémence et force –, c'est un certain pessimisme, un certain apitoiement sur soi, qui parfois, s'insinue chez les personnes pieuses et les empoisonnent de ressentiment et de vague à l'âme. Cet état d'esprit se manifeste par des murmures et des plaintes, un mécontentement constant vis-à-vis de tout, Dieu et les humains. Un tel esprit ne peut trouver de repos, il cherche donc sans cesse à contenter cette agitation en se lamentant et en attaquant le mal, partout présent à ses yeux, même au monastère. Tel est, selon Guerric, l'esprit d'ingratitude. Ceux qui en souffrent, souffrent par leur propre faute. Il applique aux moines tristes ce texte de l'Écclésiastique : « Un regard mauvais se tourne vers le mal ; il ne sera pas rassasié de pain, mais restera, à sa propre table, pensif et dans le besoin » (Si 14, 10), ou encore : « Il est mauvais, l'homme à l'œil envieux qui détourne le visage et se méprise lui-même » (Si 14, 8).

Cette tristesse, fruit de ce que nous appellerions actuellement névrose, prive le chrétien du pain quotidien, nourriture de l'âme, et fait de lui un être misérable :

Combien misérable, combien stupide et sot, mieux encore, combien hostile et nuisible à soi-même, l'animal qui se laisse frustrer de ce jour qui est bon [...]. Il laisse passer, le cœur triste et à jeun, le jour de la réfection et de la joie parfaite. C'est comme si [...] le pain céleste n'avait pas encore empli les crèches des simples et des humbles (4, 5).

La racine de ce péché se trouve dans la conviction implicite que Dieu n'a pas été bon pour nous, qu'il n'y a rien dont nous ayons à être reconnaissants : nous avons donc raison d'être découragés. La tristesse

à laquelle on consent pleinement est négation de la miséricorde divine, elle conduit à l'infidélité et au désespoir. Et Gueric en explicite la raison (qui se rapporte au texte du Siracide précédemment cité) :

Parce que son œil se tourne vers le mal. Et son œil ne se retournera pas non plus pour voir le bien, pour contempler avec piété et avec foi les mets qui lui sont servis à la large table du riche (*Ibidem*).

Celui qui est ingrat endure son cœur et se refuse à voir la bonté, la miséricorde de Dieu. Il ne *veut* pas les voir !

À l'évidence, le remède pour nous à cette tristesse est une contemplation intime, dans la foi et l'amour, du sens de l'Incarnation, de manière à recevoir comme nourriture du cœur, le vrai pain de la vie, chargé de toutes les délices. Pour Gueric, ceci implique en priorité une prise de conscience de la miséricorde de Dieu, telle qu'elle se déploie en la largesse et la plénitude de son don salvifique en Christ. Là se reconnaissent précisément l'action de grâce et la « piété » au sens d'amour filial. Elles sont nécessaires plus que tout.

Pour voir le don de Dieu tel qu'il est réellement, nous devons comprendre qu'il nous a facilité le salut. Mais ceux qui sont tristes, ceux que Gueric blâme si carrément, sont justement sans cesse en train de se plaindre de l'âpreté de leur sort, des souffrances de leurs croix, des labeurs qu'ils ont à endurer, comme si Dieu n'avait pas tout fait pour leur rendre la vie douce et facile. Ils refusent de tourner leurs yeux vers l'amour miséricordieux qui allège tous nos fardeaux. Ils refusent de comprendre qu'il est possible de gagner le ciel grâce à un verre d'eau fraîche.

Mais il est bon de voir encore plus clairement quelle parfaite plénitude du temps le Christ a apportée en venant des cieux, et combien il a voulu qu'on puisse acheter à un prix accessible, à un prix minime, tout ce qu'il y a de plus précieux. C'est pour deux oboles, ou pour un verre d'eau fraîche, ou même au prix de sa seule bonne volonté, que, depuis les jours du Christ, on achète le royaume des cieux. Et pourtant, maintenant encore, c'est à peine si on trouve un acheteur parmi une telle multitude de riches (4, 2).

Malgré tout, nous nous retirons de ce marché, dit Gueric, nous nous lamentons et nous plaignons comme si nous avions été trompés, comme si le peu qui nous est demandé était vraiment trop. Nous ne voulons pas considérer la valeur infinie du trésor que nous allons acquérir moyennant un petit effort sur cette terre, et nous proclamons que notre sort est impossible. « Mauvais ceci ! mauvais cela ! Pénible ceci ! Insupportable cela ! Qui pourrait supporter tant et de pareilles peines ? » (4, 2).

Guerric pénètre profondément la psychologie de cette attitude dépressive, il montre la relation qui existe entre notre tristesse sans générosité et l'attitude légaliste de la Synagogue. Ce n'est qu'un autre aspect de la même maladie spirituelle qui a conduit les Juifs à rejeter leur Sauveur. Au lieu de le regarder, lui et son amour, nous sommes trop préoccupés de nous-mêmes, de nos activités et de nos réactions. Nous sommes incapables d'avoir foi en quelqu'un d'autre que nous-mêmes. Or, dans nos vaines tentatives pour croire en nous, nous sommes envahis de doutes et les projetons sur le monde entier, et même sur Dieu. Infectés par l'amour propre qui est en fait la haine de soi, misérablement préoccupés de ce que nous voyons et trouvons en nous, nous rendons notre cœur étriqué, incapable de confiance, incapable de s'abandonner à qui que ce soit, même à Dieu. Tout simplement, nous n'avons pas la foi.

Un homme au moins, dans le premier Testament, ne fut pas ainsi contaminé : David. C'était, dit Guerric, un homme simple, sans revendication, n'ayant rien à voir avec cette tromperie, cette inertie et infidélité d'un esprit occupé de lui-même. Il disait : « Parce que je n'ai rien su apprendre, Seigneur, mon esprit est rempli de ta seule justice » (Ps 70, 16-16). Sans s'impliquer dans les marchandages de tous ordres, sans frayer avec les négociations, sans s'y cramponner dans un esprit de suffisance, il ne prenait pas en compte sa propre justice, mais la seule justice de Dieu. Moyennant quoi il n'exagérait pas ses souffrances, ni ne majorait ses mérites.

Guerric a vu clairement la racine du mal. C'est l'égoïsme et l'orgueil. C'est la tendance à se glorifier, afin de marchander avec Dieu et de le contraindre à nous récompenser selon nos désirs. En d'autres termes, il s'agit tout simplement d'une attitude fondamentalement irréligieuse, puisqu'elle met Dieu au service de l'homme. « Je ne me souviendrai nullement de ma justice à moi, conclut l'abbé d'Igny, pour exagérer mes travaux et exalter mes mérites ; je me souviendrai plutôt de ta justice à toi seul, à toi qui t'es constitué gratuitement mon débiteur » (4, 2). Voilà pourquoi tout l'accent se porte sur l'espérance en la bonté, la miséricorde et la puissance de Dieu.

Cet oubli de nous-mêmes et de nos propres mérites est la vraie prudence d'après Guerric. Il nous rend capable de bien user de notre faiblesse et de nos limites, et même de nos fautes. Par-dessus tout, il est vrai. Ce souci est l'un de ceux que Guerric a en commun avec tous les Pères cisterciens. Il ne peut supporter ce qui est faux. Il aime ce qui est sincère. Toute sa vie monastique est quête d'authenticité. Quand il l'a découverte, il a livré son être tout entier pour la posséder.

C'est acheter sagement que de se refuser à tout ce qu'il y a de feinte et d'avarice dans le marchandage, de dépenser, la perle précieuse une fois découverte, non seulement tous ses biens, mais soi-même encore, avec un ardent empressement (4, 2).

3. Veille donc, Mère sainte

Les notions que nous venons de considérer ne sont pas seulement importantes en soi. De façon plus spécifique, elles le sont pour nous qui étudions Gueric, puisqu'elles forment la matrice même en laquelle est fixée sa doctrine relative à la formation du Christ en nous. Gueric insiste de façon caractéristique sur ce qu'il nomme notre « maternité » du Christ. C'est bien connu. Cette métaphore décrit, selon lui, la vie de la grâce par laquelle l'âme reçoit le Christ en elle, et entoure affectueusement sa croissance d'une foi pleine de tendresse et de sollicitude. Dans le troisième sermon pour la Nativité, l'exposé de cette doctrine suit immédiatement la description du contraste entre l'Église et la Synagogue. Le Christ, né pour tous, n'est pas donné à tous puisque la Synagogue refuse de le recevoir. Elle s'accroche à son fardeau pesant de lois et de prescriptions et ne veut pas le lâcher pour prendre dans ses bras l'enfant divin. L'Église, au contraire, l'a accueilli sur son sein, tel un bouquet de myrrhe, et ne le laissera plus jamais s'éloigner. Ainsi, il est vraiment donné à l'Église. « C'est bien des juifs qu'il est né, mais c'est pour nous qu'il est né, car il leur a été enlevé et nous a été donné » (3, 4).

Lorsqu'il passe à l'application de cette vérité, Gueric présente tout ce que, déjà, nous avons exprimé au sujet de l'esprit de tristesse et d'ingratitude : disputes, dureté du cœur et résistance à l'amour. Voilà ce qui nous empêche d'accueillir la Parole incarnée en tant que don suprême de Dieu pour nous. Et donc ce qui constitue les principaux obstacles à la « maternité » du Christ en nos âmes de croyants.

L'esprit d'ingratitude et de froideur est aussi un esprit envieux. Inapte à voir la bonté et la miséricorde de Dieu dans le don qu'il nous fait, non seulement il refuse le don, mais il tente d'empêcher les autres de le recevoir. La Synagogue, jalouse et égocentrée, aveuglée par sa propre jalousie, souhaite que périsse l'enfant divin et que nul ne l'accueille.

Il a son voile, parce qu'il persiste dans le zèle qui l'empêche même de voir la vérité et le rend jaloux de ce que l'enfant soit né pour nous et que le Fils nous ait été donné. Sa jalousie ne lui vient pas du désir d'avoir pour lui cet enfant, mais du désir de le voir disparaître aussi bien pour moi que pour lui (3, 4).

Nous en venons ici à l'application que fait Gueric de l'histoire des deux prostituées et de l'enfant mort (1 R 3, 16-27). Cette histoire, dont la simplicité étonne peut-être les esprits modernes, devient pour lui l'une des explications les plus claires de sa doctrine du croyant en tant que « mère » du Christ. Comment découvrir, demande-t-il, l'âme qui est vraiment « mère » du Seigneur ? Par l'épée de Salomon. « Le glaive de Salomon découvre la mère » (3, 5).

Le père Déodat de Wilde, dans sa thèse sur Gueric (p. 39), souligne à juste titre que la doctrine de Gueric sur la « maternité spirituelle » s'applique non seulement à l'Église, mais à chacun. Le titre du chapitre dans lequel il étudie ce thème – *De Anima « matre Christi »* – semble induire que l'insistance de Gueric portait toujours sur l'âme individuelle en tant que mère du Christ. Ce n'est pourtant pas le cas dans les sermons pour Noël. Église et âme individuelle s'y trouvent envisagées l'une et l'autre comme « mères », accueillant l'enfant divin. Mais c'est plutôt sur la maternité de la communauté que porte l'accent – bien que, sans aucun doute, la « maternité » de chacun soit très importante puisque la communauté n'est « mère » que par les personnes qui la constituent.

Le jugement du vrai Salomon aboutit à ce que l'enfant soit enlevé à la Synagogue, pour être donné à l'Église. « Donnez à l'Église l'enfant vivant, car c'est elle sa mère » (3, 4). Gueric répond alors immédiatement :

Seigneur, tu dis que je suis la mère ; je proteste, moi, que je suis la servante ! Je suis la servante du Christ. Mais qu'il me soit fait selon ta parole. Certes, par mon amour et ma sollicitude, je me comporterai en mère autant que je pourrai, mais j'aurai toujours en mémoire ma propre condition (*Ibidem*).

Pourquoi Gueric use-t-il ici de la première personne ? Parle-t-il en son propre nom ou au nom de l'Église ? Voici la réponse : les deux à la fois. En tant que prélat chargé de la formation du Christ dans sa propre Église, il parle en son nom personnel et au nom de l'Église d'Igny. Puis il s'adresse à ses moines et leur rappelle : « Ô mes frères, ce nom de mère n'appartient pas exclusivement aux prélats » (3, 5). Les autres moines aussi sont mères du Christ. Mais comment ? De la même façon que l'abbé : ils partagent sa responsabilité pour la formation du Christ dans leur Église, dans leur communauté, « bien qu'aux prélats incombe spécialement le devoir de la sollicitude et de la tendresse maternelle » (*Ibid.*).

Gueric continue à parler en termes qui montrent combien le souci des frères pour la formation du Christ dans la communauté est en fait

identique à leur souci de sa formation dans leur âme. Les deux ont pour enjeu l'union à la volonté de Dieu. À aucun prix, Gueric n'opposerait ces deux maternités. Il montre que ce sont seulement deux aspects de la même maternité du Christ. De fait, alors qu'il développe l'allégorie, nous comprenons qu'il pense tout particulièrement aux jugements et disputes qui font obstacle à la croissance du Christ dans la communauté d'abord, et, en conséquence, dans l'âme de chacun : « Veille donc, mère sainte, veille à prendre soin du nouveau-né » (*Ibid.*). La « mère sainte » à laquelle Gueric s'adresse ici est aussi bien chacun des moines que l'Église d'Igny dans son ensemble. Mais tout d'abord cette dernière, incarnée en ceux qui la composent.

Après une comparaison détaillée des deux « mères », que nous allons analyser bientôt, Gueric conclut son troisième sermon pour Noël en pressant tous les frères de garder avec grand soin la foi implantée en eux par l'Esprit Saint et qui est en eux la vie du Christ. Les mots utilisés rendent ceci évident : la grâce d'être « mère » du Christ appartient en même temps à la communauté et aux moines qui y vivent.

Ainsi, mes frères, vous en qui l'Esprit Saint a fait naître la foi qui agit par l'amour, protégez-la, nourrissez-la, élevez-la comme Jésus tout petit, jusqu'à ce que soit formé en vous l'Enfant qui est né pour nous (3, 5).

Gueric a une conscience aiguë de la délicate fragilité de cette vie spirituelle, si vulnérable particulièrement en ses commencements. Il faut la protéger par un soin plein de tendresse et d'amour, avec fidélité et profond respect. Mais il faut aussi la nourrir avec zèle. La « rivale », la « fausse mère » – présente à la fois en chacun et dans la communauté – c'est l'esprit charnel, insensible aux réelles valeurs spirituelles. Voyons maintenant ce qui caractérise cette force dangereuse, capable d'éteindre le véritable Esprit, à nous donné par Dieu.

Tout d'abord, nous l'avons vu, il est *charnel*. Il est *négligent* et *passif*, c'est-à-dire spirituellement *paresseux*. Mais sa paresse spirituelle ne va pas sans une volumineuse activité, nuisible et turbulente, car c'est aussi un esprit de *dispute*. Conscient de ses propres faiblesses, cet esprit remplace par les querelles la ferveur véritable. Il ne vit pas la vie spirituelle, mais en discute. Dès lors, il est encore un esprit de *fausseté* pour la simple raison que, fondamentalement, c'est un esprit d'orgueil. Maintenant, il nous est tout à fait possible de reconnaître qu'il s'agit du même esprit d'ingratitude et de dureté de cœur dont Gueric a déjà doté la Synagogue. La comparaison entre les deux « mères » – le vrai et le faux esprit de la vie monastique –

n'est que le prolongement et l'application particulière de l'allégorie de l'Église et de la Synagogue.

Comment décrit-il leur controverse ? Comme les deux prostituées du livre des Rois, les deux « mères », ou les deux esprits en litige dans la vie monastique, proclament qu'elles possèdent la vérité. Chacune prétend être l'authentique esprit monastique et chrétien, chacune affirme avoir reçu l'enfant vivant « né pour nous ». Mais en réalité, le Christ spirituel n'est né que dans les âmes spirituelles de la communauté, en ceux qui forment vraiment les membres sains de son corps mystique. Les autres, ceux qui ne le possèdent pas, sont envieux de cette vie qu'ils constatent chez les frères « spirituels », ils envient tout autant l'autorité qu'engendre en eux la présence d'une authentique vie spirituelle : « ils revendiquent l'autorité sur la vie religieuse, dont les spirituels détiennent la vérité » (3, 5).

Ce texte n'est pas tout à fait clair. Guerric vient de dire que l'élément « charnel » manifeste sa contestation « même au chapitre, où le vrai Salomon, invisiblement, préside et juge » (*Ibid.*). C'est affirmer implicitement leur résistance à l'autorité hiérarchique de l'abbé. Mais en même temps, Guerric indique aussi qu'il envisage une « autorité » plus vaste, plus charismatique, résidant, avec l'Esprit lui-même, chez les spirituels qui, selon Paul, doivent « juger de tout » (1 Co 6, 2). C'est à ces deux valeurs que s'opposent la chair et l'envie. Pourquoi ? Essentiellement parce qu'elles revendiquent la « gloire » d'être spirituelles sans assumer les sacrifices nécessaires pour le devenir. Aussi, parce qu'elles désirent l'autorité spirituelle pour elles-mêmes, afin de pouvoir vivre selon leur propre volonté.

Ceci, lorsqu'ils revendiquent l'autorité sur la vie religieuse, dont les spirituels détiennent la vérité, afin d'introduire, en usant de l'autorité qu'ils leur ont confisquée, des usages dictés par leur propre fantaisie. [...] C'est qu'elle ambitionne (la mère perfide) de garder pour son compte l'honneur de la sainteté et de laisser aux autres le labeur (3, 5).

Comment porter un jugement entre les deux ? Par l'épée de Salomon. Fidèle à l'allégorie, Guerric remarque que le jugement ne dépend pas des qualités intrinsèques de chaque mère, mais de l'attitude de chacune par rapport à l'enfant vivant. Là, elles se comportent différemment. Dès lors, le vrai Salomon (Dieu lui-même) révèle la vérité sans aucun doute possible.

La vraie mère souhaite que l'enfant demeure en vie et soit donné à sa rivale. Ce qui signifie que l'homme véritablement spirituel abandonne volontiers l'« autorité », c'est-à-dire le prestige d'être spirituel. Il est tout prêt aussi, implicitement, à passer pour non-spirituel,

prêt à se voir traité en mauvais moine plutôt que de mettre en danger la vie de l'enfant divin qui nous a été donné par Dieu – c'est-à-dire l'unité de foi et de charité. Finalement, l'homme spirituel est même prêt à renoncer à sa propre voie, sa propre manière d'agir qui, en soi, est plus spirituelle et à s'adapter à la « fausse mère », en vue de la paix. En un mot, le spirituel est presque prêt à ce qu'on l'estime « mauvais » et « non spirituel », pourvu qu'il puisse conserver en vie la *réalité* de l'Esprit, vivant en nous par la charité.

Effectivement, la véritable mère veut bien qu'on donne à sa rivale l'enfant vivant et intact, car elle ne lui jalouse pas la gloire, à condition qu'elle ait aussi la vertu [...]. Le glaive de Salomon découvre la mère, à qui est adjugé inséparablement, avec le sentiment de la charité, l'effet de l'autorité ; avec la ferveur du travail, la grâce du commandement (*Ibidem*).

La fausse mère désire seulement la réputation ou l'apparence de sainteté. Elle désire se justifier plutôt qu'être justifiée par un don de Dieu. Il lui suffit qu'on l'estime sainte, elle sacrifiera volontiers charité et unité dans la communauté si elle y gagne une bonne occasion de paraître « juste », de paraître posséder une « autorité spirituelle ». Mais c'est à sa charité inaltérable que Salomon reconnaît la vraie mère. Ses efforts pour conserver la charité, fût-ce au prix de sa propre réputation, manifestent combien elle est zélée pour le bien et véritablement spirituelle. À cause de cela, il lui confère encore « pouvoir » et « autorité » qu'elle-même ne recherche pas pour elle-même. Ils lui appartiennent, non pour sa propre sécurité, mais grâce à la charité, parce que l'Esprit en personne est présent en elle.

4. La Parole de Dieu silencieuse parmi les humains

Guericc n'est pas homme à diagnostiquer la tristesse sans préconiser un remède. Là aussi, nous retrouvons l'ensemble des vertus manifestées par l'enfance divine et que l'enfant sauveur lui-même nous demande de pratiquer. Le saint bébé est le *Verbum abbreviatum*, la Parole rendue brève et simple, en laquelle Dieu résume toute sa sagesse, toute sa volonté sur nous, tout ce qu'il nous est nécessaire de connaître pour venir à lui. Si la Synagogue ne peut recevoir cette « brève Parole », précisément parce qu'elle est trop brève, trop simple, le remède à tous ses maux n'en est pas moins clair : la foi simple et humble. Cette foi, cette humble charité qui repousse les complexités de l'esprit charnel et oublie les querelles des langues humaines, préfère contempler en silence la Parole proférée dans l'infini silence de Dieu.

Le cinquième sermon de Guerric pour Noël nous entraîne dans ce mystère de silence, en lequel toutes les vertus de l'enfance divine sont nourries et menées à leur maturité dans l'âme croyante.

Même la proclamation de la Parole de Dieu est parfois inefficace, et il faut plus d'un sermon de Noël pour éveiller dans les cœurs humains la véritable ferveur, Guerric en convient (5, 1). Il ne suffit pas d'écouter seulement, il faut encore voir. Or, dans le Christ enfant, Dieu s'est rendu visible à nous. La vraie grâce de Noël est à rechercher, non dans l'écoute du message qui dit la Parole, mais dans la contemplation silencieuse de la Parole faite chair (5, 2).

Comment le voyons-nous ? Par la méditation, avec les yeux de l'âme, illuminés par la grâce de piété, « à la seule condition que la piété éclaire l'œil de qui contemple » (5, 2). Si la piété donne des yeux pour « voir » celui que les anges aspirent à regarder, alors, sans effort, notre contemplation silencieuse de sa beauté produira en nous les vertus les plus éminentes. Elle nous apportera espérance et charité, elle édifiera toute notre vie spirituelle, nous dotant en même temps de la pleine santé de l'âme et de son bonheur.

Voilà pourquoi, en dernière analyse, le meilleur sermon de Noël est prêché par le silence du divin enfant dans la crèche. Ceux qui ont des oreilles pour entendre, doivent écouter ce que nous dit « ce saint et mystérieux silence du Verbe éternel » (*Ibid.*). Transformés par cette écoute, les saints qui le contempnent sont conduits à un profond et respectueux silence. Et en ce silence, ils entendent le message que leur délivre son silence : un message de paix.

Y a-t-il rien, en effet, qui inculque la règle du silence avec autant de poids et d'autorité ; rien qui réprime le mal inquiet de la langue et les tempêtes de la parole par autant de crainte, que la Parole de Dieu silencieuse parmi les hommes ? (*Ibidem*).

De quelle folie faudrait-il être pris pour vouloir parler et se faire valoir par ses propres mots, quand la Parole de Dieu se soumet en silence à une mère humaine ? Par cette allusion à l'autorité du silence divin, nous pouvons mieux comprendre ce qui était exprimé plus haut à propos de l'« autorité » des « spirituels » qui préfèrent mettre silencieusement de côté leur prestige, sans discussion, afin de préserver la vie de charité dans la communauté. Leur force spirituelle émane de leur simplicité, de leur humilité. Celle-ci coule en eux avec la vie de l'enfant divin qui se diffuse spirituellement en leur âme.

Si nous voulons découvrir la sagesse divine, si nous voulons voir croître en nos âmes la vie divine, point n'est d'autre méthode que la méditation incessante de l'humilité et du silence de la Parole incarnée.

Nous devons devenir semblables à elle, tels des petits, dans l'humilité et la simplicité, pour que la sagesse de Dieu nous soit connue. « Assurément, ce n'est qu'avec les tout-petits que s'entend ce tout-petit, et ce n'est qu'avec les humbles et les paisibles qu'il prend son repos » (5, 3).

Si nous voulons être de ceux-là, mes frères, retournons fréquemment à Bethléem, et contemplons de plus près ce Verbe qui s'est fait chair, le Dieu immense qui s'est fait tout petit enfant : en cette Parole visible et abrégée, nous apprendrons à connaître la Sagesse de Dieu devenue tout entière humilité (5, 4).

Gueric conclut en vrai fils de Benoît. Toute sagesse se trouve dans l'humilité. Notre vie tout entière est là, dans l'enfant divin, et la sagesse divine tout entière nous est rendue accessible par lui. Il vit en nous, nous conformant à lui-même dans ses mystères. « Ce n'est pas seulement en sa naissance, mais en sa vie et en sa mort qu'il nous a livré le modèle selon lequel nous devons être modelés » (3, 5).

Reste seulement à remarquer que l'humilité de l'Incarnation est l'humanité sacrée, la chair du Christ, en laquelle il fut vêtu et enveloppé par une mère pauvre et humble, tout comme la pauvreté de Marie l'a emmaillotté de langes. À chaque fois que nous mentionnons la sagesse et l'humilité de l'Incarnation, implicitement nous mentionnons la Mère bénie de Dieu, siège de la sagesse et mère de l'humilité.

Tel est donc l'esprit de ces sermons de chapitres typiquement cisterciens de l'école de Clairvaux. Le message de l'Évangile s'y trouve dans toute sa simplicité originelle, à jamais nouvelle. Il nous annonce que l'homme est véritablement aimé de Dieu, que les péchés sont véritablement pardonnés, que la miséricorde de Dieu, par-delà tout ce que nous pouvons comprendre, en est arrivée à extraire, pour toujours, l'amertume de nos cœurs égoïstes et à la remplacer par la douceur de sa présence éternelle.